



HAL
open science

Pour une linguistique des quasi-déserts

François Jacquesson

► **To cite this version:**

François Jacquesson. Pour une linguistique des quasi-déserts. A.-M. Loffler-Laurian. Etudes de linguistique générale et contrastive. Hommage à Jean Perrot, Centre de recherche sur les Langues et les Sociétés, pp.199-216, 2001. halshs-00007868

HAL Id: halshs-00007868

<https://shs.hal.science/halshs-00007868v1>

Submitted on 18 Jan 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Version préliminaire de l'article paru ensuite dans
Hommage à Jean Perrot, éd. A.-M. Loffler-Laurian,
Centre de Recherche sur les Langues et les Sociétés, Paris 2001*

Pour une linguistique des quasi-déserts

Résumé

Nous proposons ici une perspective un peu nouvelle sur les conséquences des grands espaces sur la diffusion des parlers, et sur certaines caractéristiques de ceux-ci, lorsqu'ils sont ainsi répandus dans de petits groupes de locuteurs épars, communiquant de loin en loin. Cette situation contraste avec celle de locuteurs groupés en unités denses, dont les parlers tendent au contraire à se diversifier assez vite. Nous donnons quelques exemples de ce contraste, et étudions ensuite d'un peu plus près le cas de la Sibérie.

1. La diversification des parlers

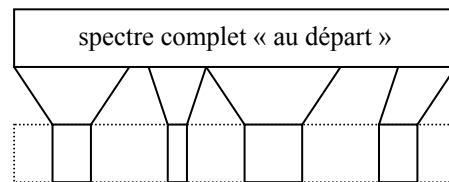
La variété des langues résulte de la variété des conditions où elles sont parlées. Quoique nous soyons encore bien incapables de dire comment le latin du Ier siècle est devenu la variété des parlers romans, nous savons cependant que les différenciations ne se sont pas faites au hasard. Les parlers les plus proches sont en général ceux qui se ressemblent, ce qui ne se produirait pas si la distribution des changements se faisait de façon aléatoire.

En disant que nous ne savons pas comment ce latin s'est transformé en parlers romans, nous ne voulons pas dire que nous ignorons quelles transformations ont eu lieu. Car c'est au contraire ce que nous connaissons bien : dans la mesure où ces parlers existent encore, ou n'existent plus mais ont été bien attestés, nous savons raisonnablement bien quelle a été la suite des transformations successives qui sont intervenues. Ce que nous ignorons, c'est pourquoi tel changement est intervenu ici (et non pas là), et pourquoi il est différent de tel autre changement. Pour quelle raison, par exemple, les Castellans ont-ils *-ue-* dans *fuego*, et non *-uo-* comme les Italiens dans *fuoco*, ou pourquoi n'est-ce pas l'inverse ? Ou pourquoi les Portugais ont-ils *fogo* ? Lorsqu'il s'agit d'êtres vivants, les modifications de la descendance s'expliquent bien souvent par l'adaptation. Mais comment parler d'adaptation des parlers ? A quoi en effet pourraient-ils ou devraient-ils s'adapter ?

L'idée générale à propos des changements linguistiques est, comme d'ailleurs dans les changements des espèces biologiques, qu'il tendent à diversifier les parlers. On trouve donc face à face, dirait-on, une tendance naturelle à la fragmentation et une tendance sociale à favoriser l'intercompréhension, quitte à devoir faire des choix dans une variété des parlers divergents. Chez les espèces biologiques, ceci se fait pour ainsi dire en deux temps. Un premier temps produit des variations individuelles aléatoires, parmi lesquelles dans un second temps la sélection fait le tri : les mieux adaptées au contexte (lequel peut inclure des changements saisonniers, etc. et n'est pas nécessairement fixe et immuable) survivent mieux, et produisent plus de descendants. Autrement dit, les tendances complémentaires qui aboutissent, chez les êtres vivants à reproduction sexuée, à sélectionner des populations en fonction de leur meilleure adaptation au contexte, se retrouvent à leur façon dans les étapes successives de la fragmentation naturelle des parlers et de leur recalibrage social. Que la nécessité sociale, l'intercommunication, ait un rôle décisif dans l'évolution des langues, personne n'en doute. Mais il faut bien remarquer que ces choix sociaux privilégient sans cesse telle ou telle forme aux dépens des autres. Il y a donc bien un parallèle entre la sélection naturelle des espèces et celle, sociale, des parlers. Mais ce que nous ignorons, c'est pourquoi tels parlers sont choisis, plutôt que d'autres.

A vrai dire, quoique nous ayons abondance de documents à propos de la diversification des parlers, nous ignorons dans quelle mesure il se font de façon aléatoire. Si nous étudions par exemple les parlers de Polynésie, qui offrent une distribution relativement facile à étudier et sont libres de l'influence de substrats (cf. Krupa 1982) puisque les locuteurs de ces parlers étaient les premiers sur ces îles, nous voyons se produire une certaine gamme de changements, qui aboutissent à la ségrégation des langues actuelles. La linguistique comparative et la reconstruction permettent d'une part de cerner quelles langues actuelles sont issues d'une communauté de parlers autrefois intercommunicants, ou, pour simplifier, d'une « proto-langue », et de l'autre d'apprécier des sous-groupes à l'intérieur de cette communauté, c'est-à-dire de se faire une idée de la hiérarchie des différences qu'on interprète comme une histoire des ségrégations. Mais la question est celle-ci : les parlers actuellement attestés, issus de cette communauté « proto-polynésienne », sont-ils les seuls à avoir existé? La réponse la plus vraisemblable est non. Il est probable que d'autres parlers s'étaient développés, qui ont ensuite disparu, soit que des groupes infimes de locuteurs eussent péri ensemble avec le parler qui s'était développé chez eux, soit plus vraisemblablement qu'ils se fussent arrangés d'un parler différent plus profitable à leurs yeux. Il n'est donc pas possible d'avoir un panorama complet des évolutions possibles, puisque le plus souvent une partie plus ou moins grande des formes possibles, et un moment réelles, sont résorbées. Et qu'à chaque fois nous ne pouvons observer qu'un choix restreint de solutions, celui que les locuteurs eux-mêmes ont fait, et pour des raisons qui semblent en général n'avoir rien de strictement linguistique.

Pour les raisons que nous venons de voir, il est donc très difficile de se représenter ce qu'est le développement aléatoire d'une « souche », puisque la logique même du développement veut que, si l'on suppose abstraitement une gamme continue de possibilités, la réalité n'offre cependant qu'un choix dans cette gamme, comme une série de stries séparées dans l'étendue du spectre possible.



Chacune de ces stries correspond à des amalgames de parlers un instant divergents, puis résorbés dans un parler dominant, sans préjudice des populations locutrices de parlers plus lointains qui ont cependant, pour des raisons dites historiques, dû adopter celui-là. Mais nous pouvons essayer de mieux saisir le versant social des évolutions, car nous pouvons combiner avec les faits linguistiques, qui nous offrent des repères, d'autres types d'information, et obtenir du recoupement un paysage plus net.

C'est ce que nous allons faire ici. Notre propos est de décrire un modèle théorique vraisemblable pour un certain type d'évolution linguistique, où le contrôle social sur l'évolution des parlers s'exerce de façon puissante. A vrai dire, le contrôle social s'exerce toujours de façon puissante, mais il n'est pas toujours facile d'en décrire l'application, d'autant que la plupart des cas qui ont occupé les sociolinguistes sont des cas de contact ou de clivage interne. Ici, nous allons prendre l'exemple d'un gradient de densité de population, et nous concentrer ensuite sur une des extrémités du gradient.

2. Densité de population et changement

Par le critère de « densité de population », nous voulons opposer d'un côté des populations denses¹, qu'elle soient importantes ou non, et de l'autre les populations très faibles étendues sur de vastes espaces, qu'elles soient au total nombreuses ou non. C'est donc bien la densité qui est en cause, et non l'importance numérique proprement dite.

Notre propos ici est de présenter une région où peu de locuteurs sont dispersés sur une vaste surface. Il existe aussi des régions où sur un espace relativement restreint prolifèrent un grand nombre de langues. Les plus connues de ces régions sont le Caucase oriental (Daghestan), certaines régions de la Nouvelle-Guinée, ou encore les collines bordières de l'Inde et de la Birmanie ; mais il en existe d'autres. Ce sont ces contrastes qu'il faudrait étudier. Trois exemples suffiront ici.

En Nouvelle-Calédonie, une île de 19.000 km² (les 2/3 de la Belgique), sont parlées une trentaine de langues, très différentes les unes des autres. Les travaux des océanistes du LACITO², Françoise et Jean-Claude Rivierre, Claire Moyse-Faurié, Isabelle Bril et Jean Michel Charpentier, ont montré sur les traces de André Haudricourt à quel point des langues de même origine ont divergé, sans qu'un impératif social les ait ramenés à une langue unique. En vérité, chacune de ces populations était extrêmement susceptible, et veillait avec un soin jaloux sur sa singularité, jusqu'à trouver que la meilleure façon de l'assumer était de se distinguer des voisins par tous les moyens. Cette situation d'isolationisme impénitent contraste avec celle qui prévaut en Polynésie, dont le peuplement est certes plus récent, mais s'est fait aussi sur d'autres bases. Ici, les populations sont si faibles et si isolées que c'est au contraire le contact qui est valorisé ; autant que faire se peut, on voyage d'île en île, et quoique que les parlers polynésiens aient fini par se distinguer au point de devenir des langues différentes, elles restent cependant beaucoup plus proches, malgré les énormes distances qui les séparent, que les langues sévèrement contrastées de Nouvelle-Calédonie qui sont toutes proches l'une de l'autre. Alors que la proximité oppose les ethnies dans la grande île, parce que les conditions étaient assez bonnes pour que les populations soient assez prospères, et donc assez denses pour se stabiliser, la distance les unit dans les îles plus petites, là où l'entraide imposait les contacts.

En Inde, frontalier de la Birmanie, se trouve l'état du Nagaland. Plus petit que la Nouvelle-Calédonie (16.500 km²), il abrite dans les hautes collines sillonées de vallées profondes au moins vingt langues profondément dialectalisées. Les Nagas ont été célèbres comme coupeurs de têtes, et il existe de nombreux rapports excellents d'officiers britanniques sur l'ethnographie de ces populations : Mills, Hutton, Führer-Haimendorf. Nous retrouvons ici les symptômes décrits plus hauts. Campée dans sa majesté imprescriptible, chaque tribu, rassemblée en gros villages serrés, requérait de ses jeunes gens qu'ils aillent au moins une fois « prendre une tête » chez les voisins. Ce rituel n'exigeait pas de conduite chevaleresque, et la ruse était valorisée, de sorte que toute embuscade était bonne, et qu'il était très dangereux de se promener hors du village, même pour aller aux champs. Une politique linguistique (moins bien décrite, hélas) hautaine accompagnait bien entendu ces affaires étrangères, et chaque ethnie valorisait ce par quoi elle se distinguait de l'autre. C'est pourquoi il est aujourd'hui difficile, ou même impossible, de reconstituer une langue commune à cet ensemble des langues Naga. Si cette situation ressemble à s'y méprendre à celle de la Nouvelle-Calédonie, nous trouvons l'analogie des parlers polynésien au nord du Nagaland, dans l'immense massif

¹ Cette idée de corrélation entre la densité des locuteurs et la vitesse de diffusion des innovations a été présentée d'abord lors du Congrès organisé par Jean Perrot et l'Association pour le Développement des Etudes Finno-Ougriennes (ADEFO), pour célébrer le bicentenaire de l'*Affinitas linguae hungaricae* de S.Gyarmathi, à Paris, en décembre 1999. Notre exposé est publié dans un volume des *Etudes Finno-Ougriennes* consacré à ce congrès.

² On peut consulter le site du LACITO pour s'en faire une idée : <http://lacito.vjf.cnrs.fr>

de l'Himalaya oriental, dans l'état indien d'Arunachal Pradesh, où des groupuscules épars continuent de se voir, communiquent entre eux, et où l'on observe sur des centaines de kilomètres de massifs presque déserts un façon de continuum dialectal, exactement pour la même raison que les parlers polynésiens, longtemps en contact, sont restés proches les uns des autres.

Au Tibet, selon Nicolas Tournadre³, se superposent deux types d'économie, qui correspondent à peu près à deux types d'habitat, et à deux types linguistiques. Dans les vallées vivent des populations relativement stables et agricoles, dont les maîtres ont souvent de puissantes maisons à base de pierre, et où les agglomérations sont ou étaient associées à de riches monastères. Ces vallées forment des unités qui ont fini par singulariser un dialecte. En revanche, les pasteurs des régions hautes vivent sous des tentes, et circulent sur de vastes circuits où ils se rencontrent de loin en loin. Leur parler est pratiquement uniforme, malgré les grandes distances.

Il semble donc bien que la distribution des locuteurs influe sur le contrôle social des parlers. L'explication que nous avons proposée⁴ est la suivante. Dans toutes les populations de locuteurs intercommunicants (locuteurs d'une même langue) des innovations se produisent. Ces innovations sont personnelles au départ, mais généralement destinées à la diffusion. Parmi ces innovations personnelles, qui sont très diversement valorisées selon les cultures, la grande majorité ne dépassent pas un cercle très restreint ni quelques journées ou semaines de notoriété. Quelques unes vont plus loin, et finiront par s'imposer. Toute la question est de savoir par quel circuit et dans quel délai, et c'est ici que la densité des locuteurs intervient de façon décisive.

Lorsque les locuteurs sont groupés en population dense, une innovation peut faire le tour de la communauté en quelques jours, pendant quoi se dessine un consensus d'intégration, ou au contraire un désintérêt. Le résultat est qu'en quelques jours ou quelques semaines, la langue peut intégrer, ou non, l'innovation en question. Le consensus se fera aussi vite, qu'il soit positif ou négatif, par autorégulation, c'est-à-dire quand la communauté aura admis que ce terme ou cette tournure possède une circulation suffisante ; ou non. Plus la communauté est dense, plus le nombre des innovations en discussion peut être important.

En revanche, si la communauté des locuteurs est très étendue, et surtout dispersée, alors il faut attendre très longtemps avant que la communauté entière soit assurée que l'innovation en cours d'adaptation ne tend pas à disloquer l'unité de la langue. A la limite, on peut envisager un processus de quasi-blocage des innovations. Non pas à la source, car il faut se rendre compte que le caractère inventif des locuteurs n'est pas en cause, mais à l'arrivée : pratiquement toutes les nouveautés en circulation seront sagement restreintes au bercail, de peur de singulariser abusivement des sous-groupes dont l'intérêt est cette fois de conserver tous leurs liens avec les sous-groupes alliés. Mais la conséquence est alors un gel apparent du processus évolutif.

En d'autres termes, les langues des populations denses ont tendance à changer rapidement, tandis que celles des populations dispersées vont ralentir le changement.

On voit comment la régulation des échanges conditionne la fréquence des innovations acquises. Il est difficile de savoir comment et à quel rythme se produisent les innovations, tant sur le plan lexical, que phonétique ou grammatical. On peut supposer que tous les locuteurs humains physiologiquement normaux tendent à produire des innovations qui manifestent leur singularité. On doit ajouter que les pratiques sociales « orientent » cette tendance innovante de bien des façons, notamment dans des jeux qu'on peut selon les cas considérer soit comme des exercices pour développer l'innovation, soit au contraire comme des dérivations pour la

³ Communication personnelle.

⁴ Cf. Jacquesson 1998, où se trouvent nos premières considérations sur ces questions.

cantonner. Cependant, quoiqu'il soit intéressant de savoir comment ces innovations se produisent, il est certain que ce qui compte du point de vue de la langue se réduit à cette minorité d'innovations qui seront intégrées à la communauté d'interlocution.

Nous avons ainsi un modèle « d'évolution froide », au sens où l'entropie (pour utiliser un terme contestable, mais utile) est minimale.

3. Les quasi-déserts

Cette théorie prévoit donc que, toutes choses égales d'ailleurs, les populations de même langue largement dispersées seront conservatrices à l'égard de leur parler ou, en d'autres termes, que les langues parlées de place en place par de petites communautés évoluent moins vite. Il en résulte que l'on doit trouver des cas de langues parentes, plus ou moins proches, où il apparaîtra que celles d'entre elles qui se sont étendues en une démographie peu dense auront conservé plus de caractères anciens. Au contraire ceux qui sont concentrées en groupes distincts et denses auront « dérivé » davantage.

Dans un premier temps, la théorie ne dit rien des modalités de cette évolution, hors sa vitesse. On peut donc avoir recours, du point de vue des évolutions phonologiques, à un modèle cyclique comme celui qui a été décrit par Hagège & Haudricourt dans *La Phonologie panchronique*, et du point de vue de la morphosyntaxe à des modèles cycliques comme ceux dont Hagège a donné des exemples dans *The Language Builder*. Ces modèles cycliques tolèrent en effet très bien des vitesses variées, et n'associent aucunement un type évolutif à une vitesse d'évolution.

Par « quasi-désert », nous désignons des zones de la planète où l'habitat est sporadique et bien souvent mobile. L'emploi du terme *désert* serait évidemment contradictoire, mais puisque nous voulons souligner la raréfaction des populations, il nous semble que l'étiquette de *quasi-désert* est parlante. Soulignons nettement que nous n'entendons par là aucune action directe du climat sur les langues ; d'autant que les déserts sont de climats très variés. Nous ne voulons pas non plus sous-entendre que, l'occupation humaine des quasi-déserts étant souvent associée à l'élevage (qui permet de transporter sa nourriture sur pattes avec soi), aucun mode de vie spécialisé engendrerait des vitesses d'évolution linguistique particulière. Si l'élevage est en effet une technique d'appropriation des surfaces semi-désertiques dans certaines régions, elle n'est pas la seule, comme on peut le voir en Australie, dans le sud de l'Afrique, ou dans de nombreuses régions du Nouveau Monde.

Enfin, dernière précaution, il ne nous paraît pas qu'on puisse associer cette « évolution au ralenti » des parlers à un moment ancien de l'histoire de l'humanité. Même s'il ne fait aucun doute que la population humaine de la planète a été autrefois bien moindre, l'observation ethnographique des sociétés techniquement comparables aux premières sociétés humaines un peu documentées nous montre que certaines sont denses et d'autres non. En outre, il est évident que pour des raisons très diverses, telle ou telle société a pu passer du mode dense au mode dispersé ou inversement. On ne peut donc pas induire des observations que nous proposons un modèle ralenti du développement « archaïque » de l'humanité. Ce qu'il est en revanche possible d'imaginer, c'est que les langues d'autrefois ont pu subir des développements à vitesse variable exactement comme celles que nous connaissons. Nous reviendrons à la fin de cet article sur certaines conséquences de nos observations.

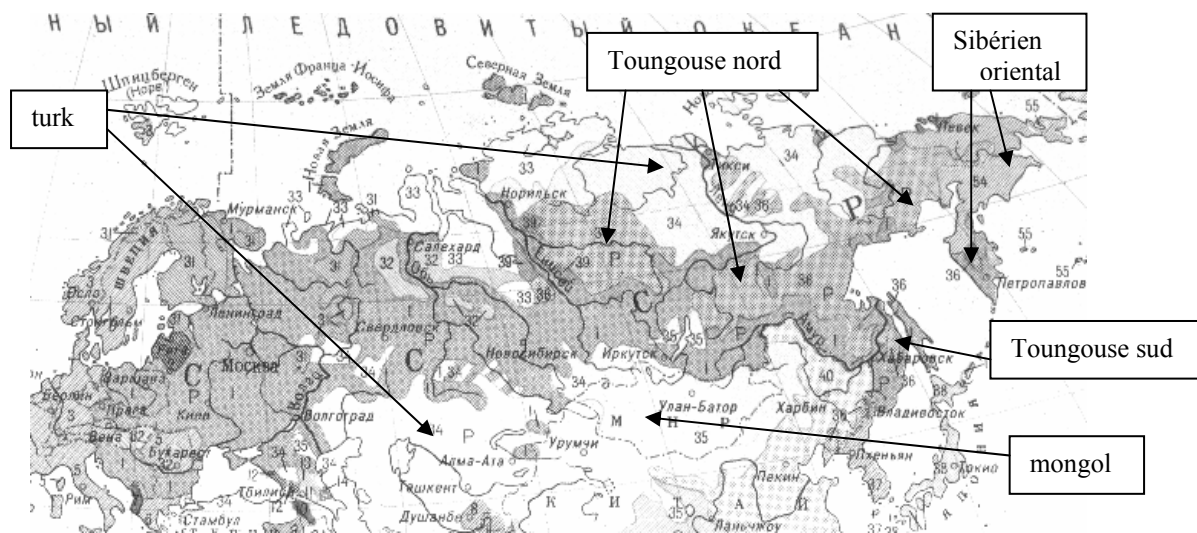
4. la Sibérie comme exemple

Le climat de la Sibérie, vaste zone continentale où les variations de température peuvent être très importantes, conditionne la végétation, qui s'étage en larges bandes selon la latitude, sauf dans les massifs montagneux qui en perturbent la répartition.

Des zones de toundra à lichens du nord, on passe plus au sud à la taïga, zone arborée de conifères (épicéa, sapin, mélèze) mêlés de bouleaux et peupliers, percée de clairières. Le sous-sol gelé et l'humus imperméable facilitent la formation de tourbières, de zones détrempées, et de moustiques. Plus au sud encore s'est formée la zone des steppes.

Avant la première colonisation russe de la Sibirie (XVI^e et XVII^e siècles), cet espace gigantesque (12.800.000 km² dans sa définition politique) abritait trois types de populations. D'une part les groupes de chasseur-cueilleurs (et le plus souvent pêcheurs) associés aux rives des grands fleuves, qui forment les trois bassins de l'Ob, de l'Énisséi, et de la Léna, et d'autre part les éleveurs (de rennes au nord, de chevaux, moutons, et chameaux au sud) qui étaient le plus souvent semi-nomades, au gré des nécessités de la nourriture des troupeaux. Enfin, sur le littoral océanique, depuis la péninsule de Tchoukotka jusqu'à l'estuaire de l'Amour, vivent des populations plus ou moins particularisées.

Zones linguistiques en Sibirie



Sur les cartes linguistiques russes, une longue bande rose figure l'incursion de la langue russe en Sibirie, évidente surtout depuis l'époque soviétique ; ci-dessus, il s'agit de la zone principale sombre (avec le n°1). Deux taches claires représentent les parlers mongols (n°35), et les deux ensembles des parlers turks (n°34), à la fois dans leur zone d'extension traditionnelle entre Altai et Turquie, et dans leur extension sibérienne (Yakoutes) à partir de l'Altai, historiquement le long de la Léna. Le troisième groupe « altaïque », le groupe des parlers toungouse (n°36), est représenté par deux ensembles, l'un au sud au long du cours inférieur du fleuve Amour, l'autre en Sibirie plus au nord qui rejoint à l'ouest, à travers l'Énisséi, les parlers samoyèdes (n°33), et d'autre part à l'est (n°54) les parlers sibériens orientaux (tchouktche, koriak, itelmen).

L'extension des parlers « altaïques » en Sibirie est relativement récente. Celle des parlers turks yakoutes ne semble pas antérieure au XIV^e siècle, et celle des parlers toungouses au I^{er} millénaire. C'est pourquoi la tradition ethnographique et linguistique réserve le nom de « paléo-sibérien » aux autres ethnies, aujourd'hui évidemment réduites par l'avancée des plus récentes. Au nombre de ces paléo-sibériens il faut compter les Kets (les « Ostyaks de l'Énisséi » de Castren), les Youkaguirs qui occupaient encore au XVII^e siècle une ample surface en Sibirie orientale, et sur la côte, outre le groupe des Sibériens Orientaux évoqué plus haut, il faut citer l'aïnou et le nivkh (« guiliak »).

En fonction des données d'archive, et de l'histoire locale, les ethnographes russes ont proposé une carte ethnique hypothétique pour le XVII^e siècle. On y voit que l'extension

récente des Turk yakoutes, alors confinés à la région de Yakoutsk, avec un petit groupe pionnier vers Verkhoyansk, va plus tard repousser ou assimiler d'une part bon nombre de Toungouses sibériens (Evenk et Even), aujourd'hui souvent « yakoutisés », et d'autre part absorbé le groupe autrefois important des Youkaguirs, dont il ne reste aujourd'hui que deux petites communautés (50 locuteurs chacune env.) dont la langue est mourante. A vrai dire, il semble bien que les Sibériens Orientaux, dont ceux que nous appelons les Tchouktches, aient été aussi responsables de la réduction des Toungouses sibériens et des Youkaguirs. Les Tchouktches, appuyés à la fois sur la toundra et sur le rivage où ils avaient appris des Eskimos du détroit de Béring les techniques de chasse, étaient au XVII^e siècle une nation puissante, et l'on sait que les premières troupes russes eurent fort à faire avec eux.

Cependant, cette progression des Yakoutes vers le nord, si elle a en effet réduit le rôle et l'extension des prédécesseurs, n'a fait que suivre leur exemple. Nous avons dit plus haut que les Toungouses sibériens sont eux-mêmes des immigrants, plus anciens que les Yakoutes, mais qui avaient comme ceux-ci repoussé les autres, les « paléo-sibériens », Ket et Youkaguirs. A l'ouest, les Toungouses se trouvèrent en effet en contact avec des populations « autochtones » de l'Iénisséï, les Ket, dont env. 500 parlent encore aujourd'hui leur langue. Il existait autrefois d'autres populations parlant des langues apparentées au ket, comme les Kott rencontrés et étudiés par Castren, pour quoi il faut voir les études de Werner. Voici ce que disaient des Ket A.A.Popov et B.O.Dolgikh⁵ :

The question of the origin of this group of tribes speaking the Ket group of languages has not by any means been solved so far. There is no doubt however that their linguistic connections reach far to the south. The Arins, Yarins, Kotts and Baykots were horse and cattle pastoralists in the 17th c. who also knew agriculture and the smelting of iron from ore. The material culture of the present-day Kets also shows traces of more southern traditions (clothing of the gown type, forging techniques close to the Shors', and so on). The Ket legends mention a high impassable range of mountains over which the Kets reached Siberia from the south. The Kets also used to tell tales of how at the time when they lived in the south, they were attacked by the Tys'tads or mountain (« stone ») people. This was why the Kets had to move farther north. Next they were attacked from the south by the powerful Kiliki people and were forced to move farther down the Yenisey. Most of the names of the tributaries on the upper reaches of the Tom' can be explained and translated on the basis of the Ket language. At the same time, the culture of the present-day Kets used to contain northern elements characteristic of hunters and fishers of the Taiga (dugouts, hunting and fishing techniques, winter clothing and so on).

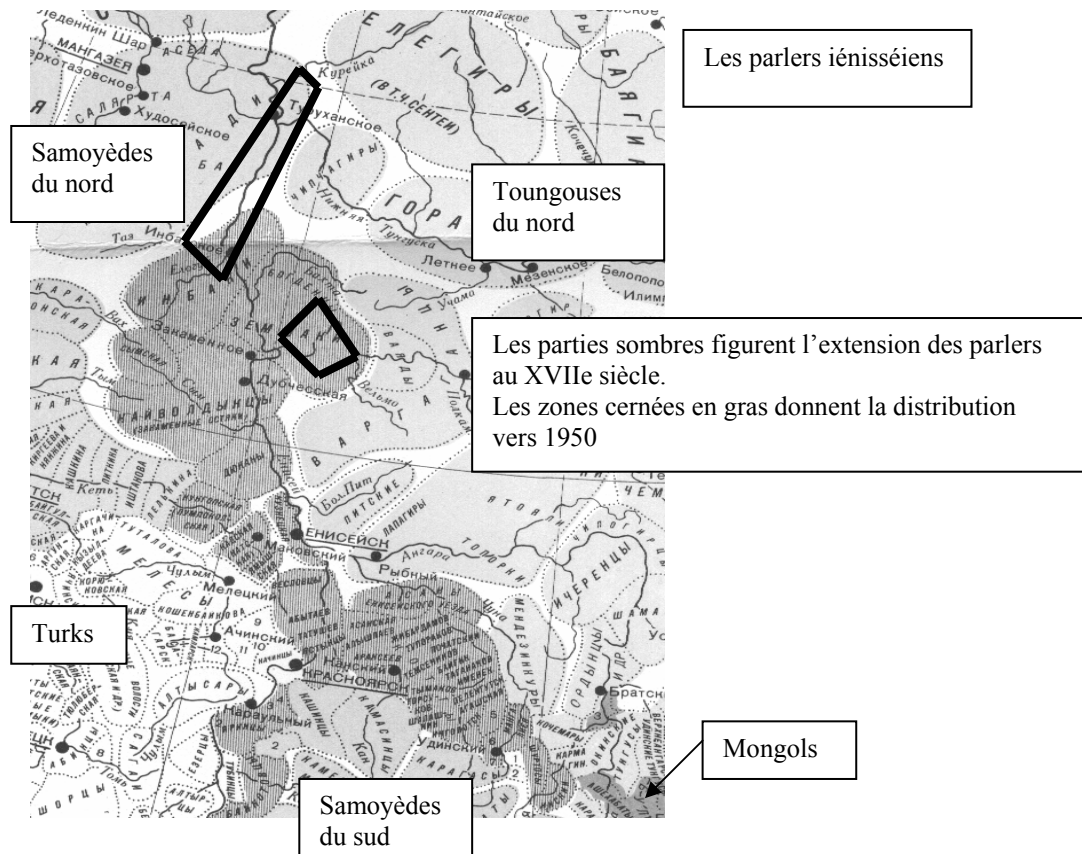
Clearly, the Kets formed through the intermixing of the ancient population of the middle Yenisey and the ethnic elements stretching to the north from more southerly regions, the territory settled by the Kotts, Arins and other tribes of the Kott-Ket linguistic group.

Ces populations « iénisséïennes », dont il ne reste presque rien, ont donc été plus importantes, avant que successivement les Toungouses à l'est et les Samoyèdes à l'ouest, puis les Russes bien sûr, ne les assimilent. On ne sait pas s'ils vivaient autrefois loin du fleuve, mais c'est peu probable. Il est certain en revanche qu'ils vivaient plus au sud, car les archives semblent montrer que des groupes apparentés vivaient bien au sud de leur localisation actuelle, et que les Ket eux-mêmes, au XVII^e siècle, n'étaient pas répandus si loin au nord. C'est sans doute

⁵ « The Kets », in Levin & Potapov, pp.607-619.

les immigrations toungouse, et surtout russe, qui à la fois les coupèrent de leur base méridionale, et les poussèrent au nord.

L'image ci-dessous permet de comparer la distribution géographique au milieu du XVII^{ème} siècle et celle du milieu du XX^{ème}. On reconnaît le cours de l'Iénisséi, presque vertical.



Carte zone Iénisséï

On s'accorde très généralement, suivant l'exemple détaillé ci-dessus, pour concevoir une expansion vers le nord des populations même dites « autochtones ». De même que les Yakoutes sont des Turks issus assez récemment (XIV^e siècle) de l'Altaï, de même les Ket actuels, qui n'ont pas eu le même succès à vrai dire, sont la pointe avancée d'un mouvement d'expansion vers le nord. Le même phénomène est avéré pour de nombreux parlers samoyèdes, car les « Samoyèdes du Sud » de la carte ci-dessus ont de nos jours totalement disparu. Si, en orient, les bases arrière des Toungouses existent encore sur le cours inférieur de l'Amour, là où l'on parle le nanaï (« golde »), l'orotche, etc. - ces mêmes zones d'où autrefois étaient partis les Manchous pour une expansion au contraire orientée vers le sud -, en occident les zones de départ, plus convoitées, ont disparu : d'autres populations s'y sont installées.

5. Dispersions sibériennes

On peut donc supposer, en étant bien conscient des singularités de chaque cas, un modèle assez général des expansions. La plupart des ethnies actuelles sont venues, à une date

qu'il est certes souvent difficile de préciser, de la zone méridionale. Mais selon deux méthodes différentes, comme on l'a vu plus haut, selon qu'elles pratiquaient ou non l'élevage.

5.1. l'élevage : renne et cheval

La domestication du renne est tributaire de celle du cheval. Leroi-Gourhan, qui avait par ailleurs beaucoup travaillé sur le renne, écrivait⁶ que

L'espèce vit, à peu près sur tout son habitat, au voisinage de représentants sauvages ; quoique ancienne, certainement antérieure à notre ère, sa domestication apparaît comme sommaire, limitée souvent à la seule conduite des troupeaux, opération qui laisse une part très large au comportement naturel. Par contre lorsque, comme chez les Toungouz, l'élevage porte sur peu de sujets qui ont à remplir des offices multiples de portage et de traînage, la stabulation et le harnais, on constate que le renne n'est pas moins docile que n'importe quelle autre espèce.

Le manuel de A.Gautier (1990) est d'accord là-dessus, et après avoir étudié divers témoignages concrets, souligne d'une part la difficulté de donner des dates tranchées à la domestication d'un animal qui la subit si peu, et d'autre part le fait relativement récent⁷ :

L'histoire du renne domestique est mal connue, mais de nombreux chercheurs admettent que sa domestication aurait eu lieu en Asie Centrale aux derniers millénaires avant notre ère.

J.-P.Digard souligne⁸ l'intérêt des animaux qui sont à la fois sauvages et domestiqués, et dont un cas typique est justement le renne :

Entre les uns et les autres [sujets sauvages et domestiques], il n'y a pas de coupure nette : les rennes domestiques retournent à la vie sauvage dès que la pression de l'homme diminue ; certains éleveurs conduisent même les femelles domestiques à proximité de mâles sauvages pour que ceux-ci les saillissent. Dans la plupart des cas, la relation d'élevage nomade est tellement lâche que plusieurs auteurs ont pu se demander qui, de l'homme ou du renne, suit l'autre. Ce flou et la remarquable plasticité comportementale de l'espèce ont permis à la domestication du renne de se développer, sous l'influence de différents facteurs, dans des sens et jusqu'à des degrés extrêmement variés, donnant une mosaïque de situations dont la complexité n'a probablement pas d'équivalent.

Il est donc assez naturel de supposer, comme on fait le plus souvent, que la « domestication » toute relative du renne est un dérivé de celle du cheval, qu'on attribue généralement aux populations des steppes, vers le IV^e millénaire av. J.C. Il faut d'ailleurs être conscient du fait que la domestication de cheval lui-même est restée aussi très sommaire dans les régions les plus septentrionales, et notamment en Mongolie. Il est donc vraisemblable que les ethnies d'éleveurs, ou plus exactement celles qui ont développé une certaine pratique de l'élevage, sont venues du sud, et se sont dès lors répandues en groupes peu denses sur des espaces vastes, selon notre modèle dialectologique « expansif ».

5.2. les chasseurs-pêcheurs-cueilleurs

Il en va différemment des populations riveraines, celles qui sont resté dépendantes des ressources locales, et devaient donc choisir les zones écologiquement plus riches. Il est remarquable par exemple que les Nanaï, Toungouses du sud, inféodés aux cours inférieur de l'Amour et de ses affluents, l'Oussouri surtout, aient été célèbres pour leurs vêtements en

⁶ A.Leroi-Gourhan, *Milieu & Technique*, Albin Michel coll. « Sciences d'Aujourd'hui », 1973, p.105.

⁷ Achilles Gautier, *La Domestication. Et l'homme créa l'animal*, Ed. Errances, 1990, p.176.

⁸ J.P.Digard, *L'Homme et les animaux domestiques*, Fayard, coll. « le temps des sciences », 1990, p.151.

peau de poisson – mode de vie que leurs cousins sibériens, Evenk et Even, ignorent complètement. Cet exemple montre d'ailleurs qu'on ne saurait attribuer à un groupe défini par sa langue une pratique technique uniforme.

6. Dispersion et langue en Sibérie

Toutes ces populations extensives ont entretenu de vastes réseaux dialectaux, c'est-à-dire une communauté de parlars intercompréhensibles. Du moins aussi longtemps que les parcours de transhumance exigeaient des recoupements et des échanges, soit entre les différents clans (pour les échanges matrimoniaux), soit entre les différents troupeaux (pour les échanges de rennes reproducteurs), soit pour s'accorder sur le partage des zones de migration du renne sauvage. Au contraire, les populations des fleuves et des littoraux, installées sur les ressources locales qu'elles ont appris à exploiter au mieux, et parfois à entreposer et conserver sur plusieurs années, devenaient indépendantes, et se sont particularisées. Le ket et le kott, par exemple, les deux parlars iénisséens dont nous savons quelque chose, sont assez différents – et nullement intercompréhensibles. Le cas le plus remarquable de cette isolation est celui des Nivkh, langue parlée en deux dialectes (env. 500 locuteurs pour chacun, semble-t-il) l'un dans le nord de l'île de Sakhaline et l'autre en face, aux rives de l'estuaire de l'Amour.

En revanche, le cas le plus étonnant d'extension diffuse est sans contredit celui des Toungouses de Sibérie. Les cousins toungouses du sud sont des chasseurs / pêcheurs et ont développé plusieurs langues très distinctes et par exemple le « nanaï » est en réalité une collection de dialectes assez divergents, dont plusieurs ont été décrits. Mais les parlars toungouses du nord, en Sibérie sont au contraire bien homogènes et, comme on peut s'y attendre, plus conservateurs. Il s'agit des parlars evenk et even.

Selon les relevés compilés par Juha Janhunen et Tapani Salminen dans leur *Unesco Red Book on Endangered Languages : Northeast Asia* (1993), il existerait environ 30.000 Evenk et 17.000 Even en Sibérie. Mais une partie seulement de ces populations parlent leur langue traditionnelle : 10.000 chez les Evenk, et 7.000 chez les Even. Et nos auteurs, ainsi que d'autres témoignages comme celui de Alexandra Lavrillier, chercheuse française familière des populations evenk du sud-est⁹, semblent pessimistes sur l'avenir de ces langues.

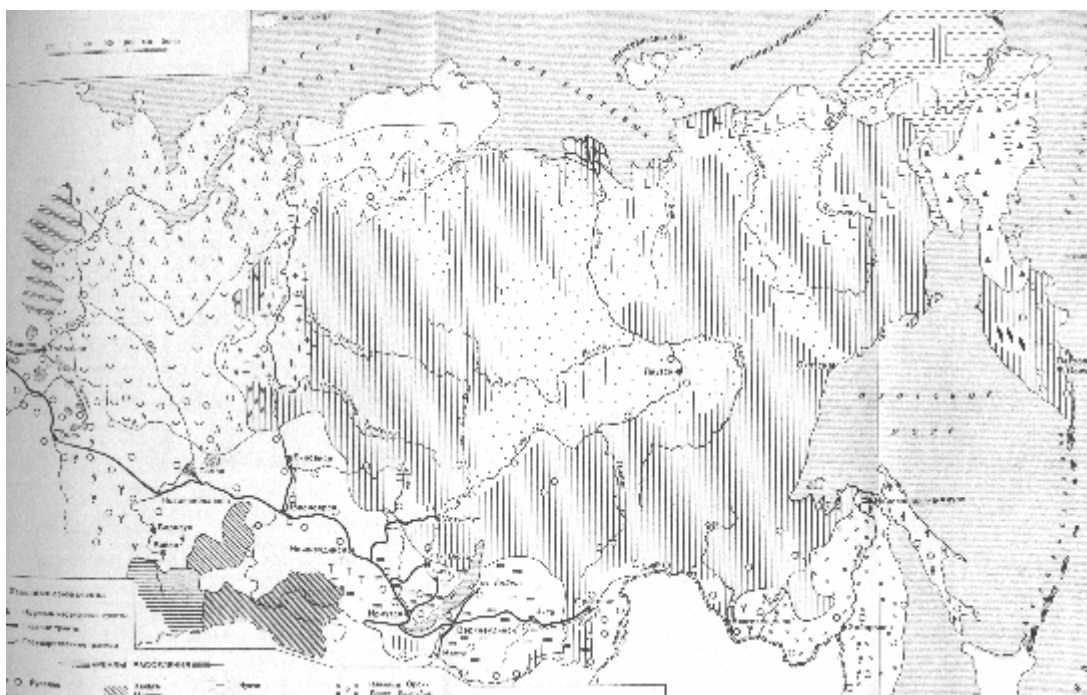
En réalité, il s'agit d'un groupement de dialectes très proches, continu sur l'ensemble du domaine, et dont la partie orientale, ce qu'on appelle l'even, s'est trouvée relativement isolée par l'avancée puis l'extension des Yakoutes, et influencé par le substrat youkaguir. Les savants russes et quelques autres, dès les années 1930, ont entrepris le catalogue, la description, et la publication de ces parlars, dont un bon nombre ont probablement disparu aujourd'hui. Glafira M. Vasilevitch avait ainsi publié dès 1948 ses *Ocherki dialektov evenkijskogo jazyka*, où elle donne une synthèse des différences entre dialectes du point de vue de la phonétique, de la phonologie, et de la morphosyntaxe. Pour la comparaison lexicale, plusieurs dictionnaires ont paru, ainsi que des études sur les emprunts, mais l'œuvre majeure reste le *Sravnitel'nij slovar' Tunguso-man'chzhurskikh jazykov* dont la rédaction a été dirigée par Vera I. Cincius, et qui fut publié en 1975-77.

L'ethnologue russe Shirokogoroff enquêta chez les Toungouses sibériens en 1912-13, et publia en 1929, en Chine, son *Social Organization of the Northern Tungus*, où l'on trouve des indications précises sur leur vie avant la révolution russe de 1917. Il écrivit par exemple que¹⁰ :

⁹ Communication personnelle.

¹⁰ S.M. Shirokogoroff, *Social Organization of the Northern Tungus*, 1929, p.141. « The distinction of the Northern Tungus from the Southern Tungus, as stated, is based principally upon the ethnographical and linguistic characters of these main groups. Ethnographically speaking, these groups present two opposite complexes, except those who long ago fell under alien influence : as the Nomad Tungus, etc ; the Northern

La distinction entre Toungouses du Sud et du Nord repose principalement sur les caractéristiques ethnographiques et linguistiques de ces deux groupes. Du point de vue ethnographique, ces groupes offrent deux complexes opposés, une fois mis à part ceux qui ont subi depuis longtemps des influences extérieures, comme les Toungouses « Nomades ». Les Toungouses du Nord sont, ou étaient, des chasseurs et des éleveurs de rennes, tandis que les Toungouses du Sud, avec les Manchous pour représentants actuels, sont des agriculteurs pour qui la chasse, la pêche, ou les animaux domestiques n'ont qu'une importance secondaire. Du point de vue linguistique, tous les dialectes des Toungouses du Nord, malgré les grandes distances qui les séparent, sont si proches les uns des autres que leur commune origine saute aux yeux, alors que les Toungouses du Sud (les langues manchou et nuichen) forment un groupe particulier, différent du toungouse du nord, quoiqu'il lui soit également apparenté.



Les parlers toungouses du nord : en moiré

Ce domaine immense des parlers toungouses-nord, avec aujourd'hui, incrustée en son cœur, l'implantation mortelle des puissants parlers yakoutes, est perceptible sur la carte ci-dessus. Moins de vingt mille locuteurs probablement – et chaque année moins encore – pour cette zone si vaste.

Nous avons là un exemple digne de rester classique d'une extension diffuse de groupuscules de locuteurs, qui sont restés en communication très longtemps, jusqu'aux épreuves de la collectivisation forcée qui tenta de les assigner à des districts particuliers. Cette démographie particulière a fait que les parlers sont restés homogènes pratiquement jusqu'à

Tungus are, or were, hunters and reindeer breeders, while the Southern Tungus, the Manchus being their living representatives, are agriculturists for whom hunting, fishing, and the breeding of domesticated animals are not of primary importance. On the other hand, linguistically speaking, all Northern Tungus dialects, in spite of great territorial distances, which separate them, are so closely related to one another that their common origin is recognized at once, while the Southern Tungus (the Manchu and Nuichen languages) form a group by themselves opposite to the Northern tungus, but also indicative of common origin. »

nos jours d'un bout à l'autre de la Sibérie, alors qu'aux abords du fleuve Amour, ou sur les rives de l'Iénisséï, les langues se sont diversifiées abruptement.

Les comparatistes du toungouse s'accordent à dire, depuis Benzing et Sunik, que ce sont ces dialectes sibériens qui sont le plus conservateur, et que ce sont chez eux qu'on trouve les formes les plus proches de ce que peut reconstituer du toungouse commun. En réalité, ce qu'on reconstitue d'ordinaire du toungouse commun est très inspiré de l'évenk, un peu de la même façon que l'esquimo commun ressemble de près aux parlers yupik d'Alaska. Mais le yupik est parlé sur les sites même où l'on s'accorde à placer le point de départ des migrations esquimo, alors que les parlers evenk ou even sont au contraire au bout de la migration.

C'est que la réalité sociale a été différente. Les Eskimo d'Alaska restaient en contact entre eux, et la fragmentation en dialectes s'est faite plutôt sur le littoral asiatique du détroit de Béring, au contact des parlers tchouktches et koriak, tandis que l'aventure vers l'Orient, vers le Groenland, a été un long cordon de groupes longtemps en contact, jusqu'à ce que ces contacts se distendent dans les parties extrêmes du voyage, où le reflux de l'entreprise laissait isolés quelques « îlots » dans trois régions différentes du Groenland. Chez les Toungouses sibériens, l'entreprise d'expansion en était au point que les différents groupes restaient souvent encore en communication, au moment où la collectivisation les a saisis.

7. Linguistique des grands espaces

Ce n'est pas le petit nombre qui fait l'intercompréhension, puisqu'on trouve en Sibérie des groupes plus petits et plus dialectalisés : ceux qu'on appelle paléo-sibériens, et qui forment autant de groupuscules linguistiquement isolés. Le critère véritable n'est pas le nombre, mais la densité. Lorsque les Samoyèdes quittèrent l'Altaï, où Matthias Alexander Castren rencontra encore au XIX^e siècle quelques uns des leurs, pour les solitudes du nord – lorsque les Toungouses quittèrent les rives du fleuve Amour, où leurs cousins vivent encore, pour les étendues gigantesques du plateau sibérien et au-delà, à l'ouest, la grande plaine qui vient buter sur l'Oural, ils ne pensaient certainement pas que la fragmentation redoutable qui allait s'ensuivre, bien loin de les dissoudre, allait les rapprocher. Ni que leur parler allait finalement témoigner hautement pour leur famille tout entière. Car c'est – paradoxe apparent que nous espérons avoir expliqué – chez les Samoyèdes Nenets, les plus septentrionaux, et chez les Toungouses de Sibérie, que se sont conservés les formes les plus anciennes de la langue.

Nous savons fort bien quelle gêne ce constat peut provoquer chez le linguiste professionnel, qui sait que tous les parlers évoluent, et qu'il ne saurait exister de « fossile vivant » en linguistique, pas de Coelacanthé, pas de Requin. Et pourtant ? Doit-il y avoir de tels fossiles dans le monde des organismes vivants ? Nous savons bien sûr que le terme de « fossile vivant » est un abus de langage, et suspect d'effets journalistiques. Mais le fait demeure, même si le langage ne fait que l'effleurer. Et de même que le Coelacanthé, impavide dans ses profondeurs, poursuit sa carrière inconsciente de témoigner à peu près d'un moment où les poissons grimpèrent à l'assaut des continents, de même les derniers parlers des Toungouses du nord témoignent sans s'en douter – car ils regardent au contraire avec admiration les langues des gens des villes – d'un moment étonnant de l'histoire du continent : ce moment où Toungouses et Mongols, et les Turks aussi qui étaient pourtant bien différents d'allure, formaient une longue zone continue de parlers proches dans le cordon des steppes orientales.

Mais il nous semble que ce que nous avons décrit brièvement ici peut servir ailleurs, et aussi servir de trait d'union renouvelé entre les linguistes et les ethnographes. Car c'est en étudiant les relations entre les groupes qu'on comprend l'extension des langues, ou au contraire les zones de fracture. Autrefois, quand on croyait que chaque langue était l'âme d'un

peuple, et qu'on ne pouvait concevoir le changement linguistique que comme un changement de peuple, on était contraint d'inventer de vastes migrations déferlantes, qui rasaient l'herbe et toute culture avant de s'installer, et d'être ensuite balayées à leur tour par d'autres. Ce catastrophisme, qui n'est pas sans évoquer la théorie de Cuvier sur les déluges successifs expliquant les strates de fossiles, allait de pair avec une vision morale : à peine les malheureux sauvages avaient-ils eu le temps de s'assagir que, punis de leur faiblesse coupable, ils étaient ravagés par d'autres, venus « du fond des steppes », et qui en avaient conservé l'inclémence, la rigueur, les excès. Cette vision cyclique, qui n'avait rien à envier aux retours des *kalpa* de l'Inde, était terrible et fautive. Elle présumait un « réservoir des peuples asiatiques » dans l'Asie Centrale, nourrice des hordes. Nous savons qu'il n'en est rien.

Mais les forces créatrices, pour être différentes, n'en existent pas moins. Elles sont dans la passion des hommes pour le contact ou l'évitement, la parole et le silence. Sur un plan comme sur l'autre, il est remarquable qu'on devine, dans l'étendue des parlers, ou au contraire dans leur concentration, les forces qui retiennent ou qui poussent l'évolution des parlers.

Bibliographie

- Benzing, Johannes. *Die tungusische Sprachen. Versuch einer vergleichenden Grammatik*, Wiesbaden, 1955.
- Cincius, Vera I. *Sravnitel'nyj slovar' tunguso-man'chzhurskix jazykov*, Leningrad, vol.1 1975, 672p., et vol.2 1977, 992p.
- Digard, Jean-Pierre. *L'Homme et les Animaux domestiques*, Fayard, coll. Le temps des sciences, 1990, 325p.
- Gautier, Achilles. *La Domestication. Et l'homme créa l'animal*, Ed. Errances, 1990, 279p.
- Hagège, Claude & André G.Haudricourt. *La Phonologie panchronique*, PUF, coll. Le Linguiste, 1978, 223p.
- Hagège, Claude. *The Language Builder*, Benjamins, coll. Current Issues in Linguistic Theory, 1993, 283p.
- Jacquesson, François « L'évolution et la stratification du lexique. Contribution à une théorie de l'évolution linguistique », *Bull. de la Société de Linguistique de Paris*, tome 93 (1998), 77-136.
- Janhunen, Juha et Tapani Salminen. *Unesco Red Book on Endangered Languages : Northeast Asia*, 1993.
- Krupa, Viktor. *Polynesian Languages, a Guide*. Routledge, Languages of Asia and Africa, vol.4, 1982, 192p. [trad. du russe par G.L.Campbell, *Polineziiskie Jazyki*, Moscou, 1975].
- Leroi-Gourhan, André. *Milieu & Technique*, Albin Michel coll. « Sciences d'Aujourd'hui », 1973, 475p.
- Levin, M.G. & L.P.Potapov (éds.). *The Peoples of Siberia*, Univ. Of Chicago Press, 1964, 948p. (Trad. de *Narody Sibiri*, Nauka, 1956)
- Shirokogoroff, S.M. *Social Organization of the Northern Tungus*, 1929.
- Sinor, Denis (éd.). *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge Univ. Press, 1990, 518p.
- Sunik, Orest Petrovitch. *Glagol v tunguso-man'chzhurskix jazykax*, 1962.
- Vasilevitch, Glafira, M. *Ocherki dialektov evenkijskogo jazyka*, Leningrad, 1948.